

seconde partie de ma vie. Quand on n'espère plus vivre sans interruption dans une seule âme, il n'est pas trop de toutes pour remplir cette seule-là. Il n'y a rien de si commun que de suppléer par le nombre à la qualité. » On ne saurait mieux avertir beaucoup de ceux qui ne croyaient pas être *du nombre* dans les attentions de cette femme distinguée.

## III

Trente ans de la vie de madame Swetchine se passent à faire marcher ensemble le mouvement du monde et une sorte d'ascétisme chrétien, à concilier les difficultés d'une existence désormais fixée en France et toujours suspendue à la volonté d'un maître qui était à Saint-Petersbourg, à se mêler au courant de nos destinées sans s'y confondre, à lutter sous une apparence de calme.

Au milieu d'une telle vie, tout occupée de charité et de politique, de prosélytisme et de choses de l'esprit, ce qui manque à cette grande dame russe, c'est justement ce naturel dont je parlais, ce qu'on peut appeler le naturel féminin, ce je ne sais quoi qui fait d'une femme un être vrai et humain par sa façon de sentir, par ses passions et même par ses faiblesses. Madame de Sévigné a la passion de sa fille. Madame de Staël a bien aussi cette flamme de l'être vivant qui tient par mille liens à l'humanité. Madame de Duras elle-même, dont les ingénieuses et piquantes lettres sont l'agrément du

livre de M. de Falloux, a le naturel féminin, lorsqu'elle écrit d'une plume agitée et rapide : « Je suis dans mes grands noirs... N'est-ce pas déplorable d'être dans cet état où le bien-être dépend d'un rien, d'un souffle? Trouvez-moi un remède à ce mal. Je sais bien ce que vous me direz : C'est vrai; mais ce point d'appui, il faudrait, pour l'embrasser, toute la force qu'il donne, ce que je n'ai pas... » Il en est autrement de madame Swetchine.

Ce n'est pas qu'elle ne soit douée d'une surprenante activité d'âme. Elle le dit elle-même. « Quand vous me demandez : Avez-vous éprouvé cela? comprenez-vous ceci? Soyez sûr qu'avec la plus parfaite vérité je puis vous dire oui. En fait de sentiments, de pensées portant sur les affections et les passions humaines, j'ai parcouru un cercle immense et creusé jusqu'aux antipodes... Je ne trouve point incompréhensible ce que les gens qui n'ont vécu que dans le mouvement des choses extérieures ne peuvent expliquer... C'est dans l'enceinte de mon propre cœur que j'ai appris à connaître celui des autres, et la seule connaissance de moi-même m'a donné la clef de ces énigmes innombrables qu'on appelle les hommes... » Elle se montre elle-même comme détachée d'un soleil ardent et travaillant depuis des années à se refroidir; mais en réalité, dans l'ordre des affections terrestres, on ne voit pas ce qui occupe cette âme.

On dirait une activité solitaire sans aliment, une roue qui tourne perpétuellement dans le vide, et, à défaut d'affections humaines, cette ardeur, tour-

née vers la religion, devient un mysticisme subtil. C'est, à vrai dire, moins une femme dans le sens ordinaire qu'une façon de mère de l'Église exerçant pour elle-même comme pour les autres, au dehors comme dans son salon, le ministère de la parole spirituelle, de la prédication quotidienne. C'est une directrice des consciences, et sous ce rapport ses lettres sont réellement d'une psychologie pénétrante, d'une casuistique très-fine, très-aiguisée. Elle excelle à juger les cas mondains, à décomposer les nuances les plus insaisissables de la vie morale, en un mot, à couper un cheveu en quatre, si bien que madame de Sévigné lui eût dit peut-être : « Épaississez-moi un peu la religion, qui menace de s'évaporer toute à force d'être subtilisée. »

Figurez-vous au milieu du monde, sous l'élégance grave et simple du vêtement, une femme catéchisant, travaillant à la conversion du pécheur, encourageant les uns, retenant les autres, toute mêlée à la politique de la religion : c'est un peu madame Swetchine. Sa grande affaire, c'est de savoir quelle sera la position du successeur de M. de Quélen à l'archevêché de Paris, comment M. Dupanloup prendra cela. Son chagrin, c'est qu'un jésuite, le père D..., ait fait défection. « Voilà ce que j'appelle du vrai nom de chagrin, dit-elle, chagrin aride, désolé, et qui porte une sorte de ravage au fond des âmes. » Et les journaux religieux, elle ne les oublie pas non plus. — Se font-ils la guerre? se divisent-ils? comment peut-on les faire vivre? — On lui lit des articles qui vont paraître.

Quoi donc encore? Cette personne active ne dédaigne pas même de s'occuper du moral de notre armée, et elle fait remettre de petits livres de dévotion à un jeune soldat, à un caporal qui « aime Lacordaire, et dit le chemin de la croix par là-dessus. » Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que cette continuité de préoccupation intérieure a de la monotonie et n'est pas précisément l'idéal de l'agrément. Jusque dans l'enjouement de madame Swetchine il y a du sermon, et on se la représente assez dans son salon portant une robe grise, sans beauté, puisqu'elle n'en eut jamais, ayant la parole d'abord un peu embarrassée, comme on le dit, puis bientôt insinuante, ne craignant nullement d'étendre ses relations au risque de les rendre incohérentes, et passant quelquefois en revue les jeunes femmes élégantes qui viennent défilier devant elle avant d'aller au bal, tandis que derrière le salon est un oratoire où veille une lampe à côté du Saint-Sacrement : image singulière du caractère même de la personne qui parvenait à concilier tant de choses diverses! Mélange curieux et assurément nouveau d'édification et de vie mondaine, d'ascétisme intérieur et de recherche sociale!

Madame Swetchine, dans la carrière qu'elle s'était faite, dut nécessairement se trouver en contact avec quelques-unes des femmes qui ont joué un rôle dans notre société contemporaine, et qui, avant elle ou auprès d'elle, ont été le lien d'un certain monde choisi. Ce serait peut-être une chose curieuse de savoir quel genre d'impression elle res-

sentait pour ces femmes et ce qu'elle leur inspirait. Il dut y avoir toujours une certaine réserve cachée, comme entre personnes qui ont le même rôle et le même goût de royauté mondaine.

Madame Swetchine, à sa première arrivée en France, n'inspira que du goût à madame de Duras, qui l'accueillit avec une effusion communicative, voyant déjà en elle un de ces directeurs privilégiés à qui une âme délicate et troublée peut tout dire, même ses plus secrètes superstitions. La rencontre fut peut-être un peu plus vive au premier instant, lorsqu'au lieu de madame de Duras ce fut madame de Staël ou madame Récamier. Ici évidemment il y a un choc secret, s'il y eut plus tard émulation de politesse et de grâce. Un jour, vers 1818, madame Swetchine se trouva avec madame de Staël à un dîner donné par la duchesse de Duras pour les réunir. Pendant tout le repas, la grande dame russe se tut et leva à peine les yeux. Quand le dîner fut fini, madame de Staël s'avança vers elle et lui dit : « On m'avait assuré, madame, que vous aviez envie de faire connaissance avec moi ; m'a-t-on trompée ? — Assurément non, répondit madame Swetchine ; mais c'est toujours le roi qui parle le premier. »

Cette flatterie ne laissait pas de cacher quelque fierté. D'ailleurs madame Swetchine, on le voit par ses notes, avait eu l'occasion d'exprimer bien antérieurement sur madame de Staël des opinions qui, en se ressentant de la fascination universelle de cette brillante renommée, ne décèlent pas une bien vive sympathie. Tout était contraste, en effet,

entre ces deux natures si peu faites pour s'entendre.

Quant à madame Récamier, ce fut à Rome, en 1824, que madame Swetchine la rencontra pour la première fois, et avant de la connaître, l'impression n'a certes rien de cordial, car elle écrit : « Le duc de Laval est de tout (*ici*), madame Récamier n'est de rien et paraît préférer sincèrement la vie retirée. Je ne crois pas qu'elle ait visé à l'effet, et c'est heureux, sa beauté et sa célébrité étant sur le déclin. Les débris ne font guère de sensation dans un pays de ruines. Il semble que, pour être attiré à elle, il faut la connaître davantage, et après de si brillants succès, rien assurément ne saurait être plus flatteur que de compter presque autant d'amis qu'autrefois d'adorateurs. Peut-être cependant, sans que je veuille ôter à son mérite, que si elle avait aimé une seule fois, leur nombre à tous en aurait été considérablement diminué. La passion, exclusive de sa nature, atteint bien plus encore la vanité de ceux qui espèrent que leur sensibilité. »

Le portrait est d'une finesse piquante, tel que pourrait presque le tracer une rivale à la main sûre : il resterait à connaître l'impression de madame Récamier sur madame Swetchine à cette même époque ; mais ces deux femmes d'élite se rapprochèrent bientôt et ne furent plus désormais que deux émules se partageant l'empire de la société polie, au lieu de se le disputer. Et puis madame Swetchine était bien sévère en reprochant à madame Récamier cette coquetterie habile qui savait transformer des adorateurs en amis, et n'avait une cour

si nombreuse que parce qu'elle n'avait jamais été touchée d'une passion unique, car enfin elle-même, qu'était-elle, dans un autre ordre, si ce n'est une madame Récamier plus métaphysique et plus tourmentée, avec la beauté de moins, avec la dévotion de plus, pratiquant sous une autre forme ce même art d'attirer, de gagner, de réunir des personnes souvent étonnées de se trouver ensemble, et entre lesquelles elle était l'unique lien? Il y avait l'oratoire derrière le salon et l'édification de plus chez madame Swetchine.

C'est là la grande différence, puisqu'on ne voit pas que l'une mette moins de zèle que l'autre dans « ce travail et cette occupation des petites choses » que madame de Duras déclarait nécessaires pour ce qu'elle appelait le rôle d'une *leader* du grand monde.

## IV

Dans notre France, si accueillante, si sympathique, si prompte à donner droit de cité à l'esprit, de quelque contrée qu'il vienne et sous quelque forme qu'il apparaisse, madame Swetchine ne fut pas une Française de plus, comme on le dit; ce fut toujours et malgré tout une grande dame russe, à l'esprit cosmopolite et à l'imagination mystique, comme beaucoup de ses compatriotes, possédant une assez considérable fortune pour tenir une maison, aimant la Russie en la fuyant, et vivant en France sans aimer nos idées.

Plus d'une fois, on le voit par les lettres de sa jeunesse, elle a des sévérités dédaigneuses, non-seulement pour Napoléon au temps de l'Empire, ce qui s'expliquerait, mais pour le fond même du caractère français au moment de la Restauration, qui est pourtant son idéal. « Pour les Français, écrit-elle lestement en 1815, changer, c'est rester les mêmes; ils sont retournés aux bons principes à peu près comme le Bourgeois gentilhomme faisait de la prose. Et quand La Fontaine terminait une de ses fables par : *Vive le roi! vive la ligue!* il exprimait bien moins sa propre insouciance que la mobilité de ses compatriotes... » Et plus tard, lorsqu'elle est depuis longtemps établie à Paris, après 1830, on trouve un mot qui peut sembler étrange venant d'une Russe. « En France, dit-elle, ce que l'on compromet le moins, c'est son amour-propre et son argent, le reste est marchandise légère... »

Intéressée au mouvement de nos révolutions, parce qu'elle vit au milieu d'elles, observatrice piquante tant qu'elle se borne à décrire des situations ou des illusions de partis, madame Swetchine n'a nullement le sens de la société moderne à laquelle elle est venue demander un asile. Elle n'entre pas dans notre esprit; elle l'avoue elle-même, elle n'oublie pas « qu'elle est Russe au milieu de Français, » et ce n'est pas sans raison qu'à son impartialité universelle et à sa manière d'arranger toutes choses on répondait quelquefois par un mot qui la froissait, au dire de M. de Falloux : « Vous ne pouvez comprendre cela, vous êtes étrangère. » Ce qu'elle aime

en France, c'est la sécurité pour sa vocation religieuse, c'est la facilité de la vie, c'est cette grande scène offerte à son activité, c'est la liberté de prier dans son oratoire et de recevoir dans son salon une société choisie, et elle s'attache si bien à ses habitudes qu'elle ne pourrait les rompre sans déchirement. Tel est le combat qui se livre dans son âme, que la pensée seule de rentrer dans cette Russie qu'elle aime, qui est sa patrie, est une obsession, une terreur pour elle.

Elle fut pourtant un jour menacée d'être rappelée par ordre. Liée depuis longtemps avec madame de Nesselrode, elle avait pu d'abord se soustraire à l'obligation de rentrer, imposée à tous les Russes après la révolution de 1830. Des rapports malveillants éveillèrent sans doute les ombrages de l'empereur Nicolas, qui était sur le point, en 1835, de lui retirer à elle et à son mari l'autorisation d'habiter la France. Madame Swetchine en frémit. Sa vie était si bien organisée, son cher oratoire était là, son mari était vieux. Elle partit en plein hiver pour Pétersbourg, et elle réussit, sans grande peine vraisemblablement, à détourner le coup. Elle put rentrer en France pour n'être plus troublée.

Chose curieuse cependant et qui ressemble à un hommage rendu à notre pays ! Madame de Staël, elle aussi, s'est trouvée avoir affaire au grand pouvoir de son temps, à Napoléon, qui ne la rappelait pas, qui la voulait au contraire loin de lui. Exilée à Coppet ou à une certaine distance de Paris, elle rôdait en quelque sorte autour du

cercle interdit, comme pour trouver une issue ; elle avait la nostalgie de la France et de Paris. Un des fils de madame de Staël alla se présenter à Napoléon à Chambéry pour lui demander la révocation de cet exil. « Non, répondit Napoléon, dites à votre mère que tant que je vivrai elle ne rentrera pas à Paris. Elle ferait des folies, elle verrait du monde, elle ferait des plaisanteries : elle n'y attache pas d'importance ; mais j'en mets beaucoup, je prends tout au sérieux... Pourquoi votre mère veut-elle venir se mettre immédiatement à la portée de cette *tyrannie*, car vous voyez que je tranche le mot ? Qu'elle aille à Rome, à Naples, à Vienne, à Berlin, à Milan, à Lyon ; qu'elle aille à Londres, si elle veut faire des libelles... Il n'y a que votre mère qui soit malheureuse quand on lui laisse toute l'Europe... »

Elle était malheureuse, en effet, car, pour elle, l'Europe n'était rien ; ce qu'il lui fallait, c'était Paris et la France. Pour madame Swetchine, l'exil, c'est de rentrer dans sa patrie, qu'elle aime pourtant, et c'est avec supplication qu'elle implore de rester dans un pays où se font des révolutions qu'elle déteste. Dans les regrets de l'exilée comme dans les préférences de l'étrangère, n'y a-t-il pas un hommage semblable ? Seulement, j'ose le dire, le regret de madame de Staël est plus touchant, parce qu'on sent frémir la fibre française ; la préférence de madame Swetchine, sans laisser d'avoir son prix, est surtout le goût d'une personne du monde qui s'est fait une assez grande place dans notre société pour s'y plaire.

Le sens de la société française moderne échappait entièrement à madame Swetchine, et dans le mouvement de nos révolutions, où elle a été mêlée, ne fût-ce que comme spectatrice, qu'elle décrit souvent d'un trait piquant, ce serait une singulière complaisance de l'amitié ou une étrange illusion de la représenter comme portant en elle un instinct religieusement libéral.

On abuse fort de ce mot de libéralisme, on le met partout, même dans la vie et dans les opinions d'une grande dame russe. « En politique, dit M. de Falloux, madame Swetchine était fermement et profondément monarchique, mais en très-grande garde contre les tendances vers le pouvoir absolu... Elle avait en aversion tout ce qui est arbitraire, violent ou hypocrite; elle le tenait pour une offense à la dignité humaine, à la vie morale... » Je le veux bien, je me figure surtout que M. de Falloux trace un portrait idéal où il met tout ce qu'il désire; mais enfin le libéralisme de madame Swetchine va jusqu'à voir dans un acte de l'empereur Nicolas une manifestation visible de la loi de Dieu. Et qu'on le remarque bien, ce n'est pas seulement lorsqu'elle aurait pu songer à sauvegarder sa situation par un excès de respect qu'elle parle ainsi; même quand il est mort, l'empereur Nicolas reste à ses yeux le type suprême de la grandeur morale. « Jamais la prévision de la fin de ce grand règne ne s'était présentée à mon esprit, écrit-elle, et certes je ne me serais pas crue destinée à voir deux empereurs Alexandre en lutte avec deux empereurs Napoléon. Chaque

jour, de nouveaux détails plus solennels et plus touchants nous reportent à ce lit de mort, où de si grands exemples ont été donnés. C'est là que l'élévation de l'âme de l'empereur Nicolas s'est révélée au monde comme elle s'était révélée à lui-même le jour de son avènement. »

C'est, après tout, une personne avisée, qui s'intéresse aux efforts du libéralisme religieux français, mais qui en même temps retire sa souscription à *l'Avenir* le jour où l'empereur Nicolas est un peu éclaboussé. C'est une catholique sincère, mais qui est encore plus Russe, et qui, le jour où une nation catholique comme la Pologne se lève, écrit : « Dieu veuille que la force matérielle manifeste la justice ! »

## V

La Restauration était sans doute l'idéal de madame Swetchine. La Révolution de 1830 la trouva assez vivement hostile, et nul en vérité n'a décrit d'un trait plus mordant, plus frondeur, plus aiguë, les hommes, les choses, les péripéties de ce temps. Madame Swetchine n'eut jamais de mission politique, à ce qu'il semble; sa diplomatie libre n'entre pas moins merveilleusement dans le sens de la politique russe, et ses lettres sur les premières années de la Révolution de 1830 sont adressées à madame de Nesselrode.

Ce n'est pas que la sagacité, l'esprit, manquent dans ces pages, dans ce journal où passent les échos